

LA PORTE DES BALKANS

Капија Балкана / Kapija Balkana

SVETLANA VELMAR-JANKOVIĆ

EXTRAIT

© Traduit par Alain Cappon

La Belgrade baroque

Depuis que Singidunum est devenu Belgrade, la ville en surplomb de la confluence de la Save et du Danube n'aura connu jusqu'alors dans son histoire que trois périodes où elle fut entretenue, belle, riche, exempte de destructions.

La première fut de courte durée, 27 ans seulement, sous le règne du souverain de la Renaissance, le despote Stefan Lazarević.

La deuxième, nettement plus longue, débuta en 1521, quand les Turcs s'emparèrent une première fois de la ville, et perdura quasiment tout au long des XVI^e et XVII^e siècles.

La troisième, la plus brève, coïncida à la fin des années 1720 avec la prise de Belgrade par les Autrichiens, ceux-ci ne devant en conserver la possession que 22 ans.

Nous avons déjà évoqué les deux premières périodes et fait connaissance de la Belgrade bâtie par le despote Stefan et de celle gouvernée par les Turcs plus d'un siècle et demi durant. Est venu pour nous le temps de traverser la Belgrade baroque construite par les Autrichiens.

En 1718, la victoire des Autrichiens insuffle à la ville turque, orientale, l'esprit de l'Occident européen ; ainsi, dans une large mesure, et outre l'aspect extérieur de la ville, se trouveront modifiés les us et coutumes de ses habitants.

La première décision qu'arrêtèrent les Autrichiens fut l'achèvement et la consolidation de la Forteresse dans la partie basse de la ville, des remparts et murs d'enceinte autour et au cœur même de Belgrade. La Direction chargée de renforcer la Forteresse reçut pour mission, en plus de monter des murs de défense, de faire sortir de terre une place forte, une ville qui serait un rempart véritable, moderne pour la chrétienté toute entière, une porte des Balkans puissante, adossée à l'Autriche impériale pour la protéger mais aussi, dans le même temps, pareillement ouverte pour lui assurer à l'avenir de nouvelles progressions dans les Balkans.

À l'achèvement des travaux préliminaires prit la tête de la Direction le collaborateur du prince Eugène de Savoie et colonel du génie Nicolas Doksat de Morez. Illustre bâtisseur déjà, au cours des vingt ans qu'il consacra à la reconstruction de Belgrade, il réalisa de gigantesques travaux, dans la Forteresse et dans la ville elle-même, puis dans le Bourg allemand sur le versant danubien et le village serbe sur le versant de la Save. La place forte, tant dans la ville haute que dans la ville basse, et à laquelle Doksat de Morez donna l'apparence qu'elle conserve de nos jours, paraissait imprenable.

À partir de la Save en direction du Danube, et dans un demi-cercle circonscrivant les deux bourgs, allemand et serbe, Doksat fit construire onze bastions et six ravelins devant lesquels étaient ménagés des abris. Pareille ligne de bastions, jamais vue jusque-là, avait pour finalité de préserver Belgrade et sa population de toute offensive terrestre surprise lancée depuis le continent et, par conséquent, du sud, direction de laquelle pouvaient les assaillir les Turcs. On pénétrait dans la ville par quatre portes solidement fortifiées et sécurisées, elles-mêmes de vraies petites forteresses dressées là où, par le passé, les Ottomans avaient des entrées bien gardées, et côté Save et côté Danube.

« À l'époque, écrit l'historien Rajko Veselinović, Belgrade était divisée en plusieurs secteurs qui figurent toujours sur les cartes. Le premier représente la *Forteresse*, le deuxième le *Bourg serbe* autour de l'église du Saint-Synode (l'actuelle Varoš-kapija) et de l'archidiocèse, le troisième le *Bourg allemand* qui occupait une partie du centre actuel de Belgrade, de

la rue Vasiņa au quartier de Dorćol. Les deux bourgs se situaient entre la Forteresse et la ceinture extérieure de fortifications qui, elle, date de 1723. En dehors de cette ceinture, sur le versant côté Save s'étendait le *Bourg serbe d'en-bas*, la Savamala que nous connaissons aujourd'hui avec son église dédiée à saint Jean, et autour de l'actuel quartier de Palilula le faubourg allemand de *Karlstał* alors considéré comme la partie la plus belle de Belgrade. Hors de la ville, sur la colline – approximativement à l'emplacement du présent hôtel Moskva – se trouvait le grand hôpital militaire et, plus au sud-est, la carrière de pierres qui a conservé son nom turc – Tašmajdan. Toujours au sud-est se dressaient les gibets de la ville, et plus au sud encore, *Kalvarija*. »

Rappelons qu'avec un *K* majuscule à l'initiale, *Kalvarija* désigne un lieu où se pratiquaient les exécutions, la « colline des crânes » située, aux temps bibliques, en dehors de Jérusalem mais que cette dernière a depuis longtemps absorbée, si bien qu'aujourd'hui elle est quasiment dans Jérusalem. Sur cette colline s'élevait la plus belle des églises de Palestine. *Kalvarija* peut encore désigner le Golgotha, et, dans les pays catholiques, un calvaire, une colline au sommet planté d'un crucifix.

En un laps de temps relativement court, les Autrichiens construisirent à Belgrade tout ce qui satisfaisait à leurs besoins : la Forteresse, un puissant système de bastions garantissant la sécurité de certaines parties de la ville, un grand hôpital, un espace où procéder aux exécutions capitales, et ils aménagèrent une colline sur laquelle, probablement, les condamnés pouvaient prier avant de se voir infliger leur châtiment.

Ils se concentrèrent en particulier sur les casernes. Celles ordinaires, spacieuses, à étage, virent le jour dans la ville basse ; la plus grande, la plus belle, fierté de l'architecture urbaine de l'époque baroque, fut la caserne Alexandre de Wurtemberg qui, en forme de grand rectangle, occupait l'espace situé entre les actuels restaurant Ruski Car, rue Knez Mihailova, et Centre culturel français à l'angle de la rue Zmaj Jovina. Composée d'un rez-de-chaussée surmonté de deux étages, elle était richement décorée de toute une série d'éléments baroques dans les parties supérieures et inférieures de

ses 312 fenêtres. Les côtés latéraux de ce rectangle régulier enfermaient trois cours intérieures. Au-dessus des étages s'élevaient des mansardes, également décorées, et chaque côté de la caserne était percé d'une porte d'entrée avec terrasse et auvent. Les colonnes de soutènement de ces auvents portaient elles aussi diverses décorations. Cette caserne n'était pas seulement la plus vaste construction de la Belgrade de cette époque, autrichienne, mais aussi, pense-t-on, la plus belle. On sait qu'elle dominait de toute sa hauteur tant l'espace à l'intérieur du système de bastions que tous les lieux de peuplement de la ville, et qu'elle était visible de quelque côté que l'on vînt, du continent ou des deux rivières.

Le voyageur arrivant pour la première fois dans cette Belgrade autrichienne de la fin des années 1720 ou au début des années 1730 pouvait descendre le Danube à partir de l'une des villes autrichiennes en bordure du fleuve, accoster en barque sur le ponton côté Save, ou, encore, traverser à pied par le pont flottant jeté sur la Save. Quelque choix qu'il ait fait, alors qu'il s'approche, il se voit offrir l'occasion de découvrir une ville solidement fortifiée, ceinte de murs, de laquelle se détachent ainsi que l'en informent ses compagnons de voyage les grands immeubles de l'hôpital et de la caserne prince Alexandre-de-Wurtemberg, celui qui, de nombreuses années, fut le commandant de Belgrade. Ses accompagnateurs signaleront au voyageur qu'une fois dans la ville, s'offrira à sa vue un autre et magnifique édifice construit de fraîche date, en 1727, et connu sous le nom de *zidarska kasarna*, la caserne des Maçons. Il a pour destination le casernement des soldats et officiers qui ont travaillé à la consolidation de la Forteresse et à la mise en place du système de bastions. En forme de la lettre « P » de l'alphabet cyrillique – « П » –, dotée d'un étage, elle se situait entre les actuelles rues Knez Mihailova, Vuka Karadžića, Uskočka et Delijska, précisément (et je veux croire que le lecteur en garde un parfait souvenir) au centre du quartier des artisans de l'antique et romaine Singidunum. Cet édifice sera l'un des rares à demeurer en l'état quand les Autrichiens seront une fois encore contraints de quitter Belgrade, puis abritera le chef de la Première Insurrection serbe, Đorđe Karađorđe. Les Turcs, également, en feront usage après l'échec de l'insurrection : il deviendra le cantonnement de la

cavalerie turque, les *delije*, mais c'est là une autre histoire qu'il n'est pas temps encore d'aborder. Revenons donc à notre voyageur qui, de passage à Belgrade au début des années 1730, s'apprête à en faire la visite.

Selon ses penchants, il lui faut opérer un choix : visiter en premier lieu le Bourg allemand – qui domine le Danube et occupe l'espace du quartier, jadis, turc, aujourd'hui, contemporain, de Dorćol, ainsi qu'une bonne partie de celui, toujours actuel, de Palilula – ou le Bourg serbe à l'extension rapide sur le versant côté Save.

Chacun de ces bourgs possède ses propres direction communale, église et école.

Le Bourg allemand comporte des casernes, la demeure aménagée pour le commandant de Belgrade, les monastères jésuite et franciscain, et l'ancienne mosquée turque, la *mošeja*, réaménagée pour y installer l'évêché catholique romain. Les jésuites ont par ailleurs ouvert deux écoles dont l'école latine qui, en particulier, jouit d'un grand renom : on y étudie, bien sûr, le grec, le latin et l'allemand, mais aussi la grammaire, la syntaxe, la poésie et la rhétorique. Le statut du Bourg allemand de Belgrade prévoyait la construction d'hôpitaux, de sorte qu'en plus du Grand Hôpital sur la hauteur de Terazije, il se trouve d'autres établissements où, là aussi, exercent des pharmaciens et médecins. Dans certains, on ne soigne que les civils ; dans d'autres, uniquement les soldats. Le praticien le plus célèbre est le Dr Johann Ludwig Odelen connu pour ne pas s'occuper que des seuls patients allemands, mais pour soigner aussi ceux des deux bourgs serbes, sans faire de distinction aucune parmi ses malades.

Si les résidents du Bourg allemand, toujours plus nombreux au fil des ans, se chargent surtout des tâches administratives, les habitants des deux bourgs serbes, eux aussi en nombre toujours croissant, sont comme par le passé artisans et négociants.

Dans la Belgrade allemande, chrétienne, qui se rénove et se développe à grande vitesse, toutes les formes de métiers sont hautement appréciées. Sitôt la ville prise par les Autrichiens, le métropolitain serbe Mojsije s'était démené pour que

fussent construits l'église Saint-Jean le Prédécesseur¹ et l'archidiocèse sis, approximativement à l'emplacement, aujourd'hui, de la Patriarchie face à l'église du Saint-Synode. Il devait, ces années-là, et pour une grande partie, contribuer au développement de la scolarité à Belgrade et, par conséquent, à l'ouverture d'écoles élémentaires pour les enfants de confession orthodoxe ainsi que de plusieurs autres, secondaires. Il invita à venir à Belgrade, en tant que maîtres et professeurs, des érudits originaires de Grèce et de Russie, mais aussi des Serbes de Hongrie.

Après son décès, le métropolite Vićentije, son disciple, poursuivra le combat pour la scolarisation et de l'éducation de la population serbe : il promulguera ses *Préceptes pour les enseignants et élèves des écoles slavo-latines et des petites écoles slaves élémentaires* et fera distribuer dans toutes les églises du Srem et de Belgrade les dites *boîtes scolaires* destinées à recueillir les suggestions de la population locale pour ce qui touchait à la construction et à l'entretien des écoles élémentaires et secondaires.

À Belgrade, l'école la plus renommée est l'école grecque qui a ouvert ses portes dès l'arrivée des Autrichiens et dont la fermeture interviendra au moment de leur retrait. Les enfants grecs et serbes y apprennent la lecture, l'écriture et la grammaire. En 1731, Vićentije priera la fraternité du monastère de Vatopédi du mont Athos d'envoyer à Belgrade quelqu'un en mesure d'enseigner le chant aux élèves de l'école grecque. Le monastère dépêchera son premier psalmiste, le moine Anatolije en compagnie de deux de ses élèves. Ils s'acquitteront de leur tâche, mais sans pleinement s'en satisfaire, et fonderont une école de chant dont la notoriété s'étendra bien au-delà de Belgrade. On y étudiera également la musique vocale religieuse grecque. Grâce à cette école, ses élèves développeront sur le territoire soumis à l'autorité de l'archidiocèse de Karlovac le chant religieux populaire serbe que l'on connaît sous le nom de *karlovačko pjenije*.

L'école grecque et l'école de chant poursuivront leurs activités tant que les Autrichiens tiendront Belgrade. Notre

¹ Autre appellation de saint Jean-Baptiste.

voyageur se voit proposer, s'il en ressent l'intérêt, la visite dans le Bourg serbe de l'archevêché orthodoxe et, en son sein, de la bibliothèque : constituent la majeure partie de ses livres des manuels scolaires en langue grecque, mais s'y trouvent aussi des traités philosophiques rédigés dans d'autres langues, russes pour la plupart. Il pourra de même assister aux chants interprétés par le chœur des élèves à l'occasion du service dominical à l'église ou des solennités dans les écoles.

La lutte menée par les autorités religieuses serbes dans la Belgrade autrichienne est sans trêve ni faiblesse, en réponse surtout à l'acharnement de l'église catholique romaine désireuse d'accroître encore et toujours, puissamment, son influence sur la population serbe. La recherche de l'uniatisme est une constante tout le temps du règne autrichien, mais elle est aussi savamment tenue sous le manteau et menée avec plus de savoir-faire encore.

En dépit de cette débauche d'efforts déployés par l'église catholique romaine, on peut toutefois affirmer que tout au long de ces 22 ans de pouvoir autrichien, la population – allemande, mais bien plus encore serbe – se sera accoutumée à une existence apaisée, ordonnée sur le modèle des villes allemandes et hongroises d'Europe centrale.

Belgrade ne cesse de s'embellir. Hormis les grands bâtiments bien entretenus, de style baroque, que sont la caserne et l'hôpital dont mention a déjà été faite ici, on retiendra les monastères jésuite et franciscain avec leurs logis et, aussi, la cathédrale catholique. Celle-ci, comme les monastères, s'élève à Dorcol, entre les actuels Studenski park et rue Dušanova. De sa taille, elle domine toutes les autres constructions du Bourg allemand sur le versant danubien. Elle possède un haut toit, un clocher élancé, baroque pour le style, et de hautes fenêtres qui, estiment les historiens de l'art, précèdent sans doute celles ultérieures, construites à l'époque du néogothique religieux catholique.

S'il séjourne à Belgrade au début des années 1730, notre voyageur peut se convaincre rapidement que, par leur beauté, ne se distinguent pas que les seuls bâtiments administratifs et religieux du Bourg allemand, mais aussi les nouvelles habitations des artisans et commerçants, et aussi, en

particulier, le palais du métropolite en construction dans les bourgs serbes. Grand et spacieux, on le sait, il avait un rez-de-chaussée et un étage, le premier étant aménagé pour le quotidien, le second pour les occasions solennelles et pour le repos. Au centre du Palais, une chapelle reliait les deux parties avec son chœur installé à l'étage, sous la coupole. Selon toute vraisemblance, le bâtiment tout entier était décoré et à l'extérieur et à l'intérieur, dans le respect de la coutume qui prévalait dans l'architecture baroque orthodoxe de l'époque.

L'expression *selon toute vraisemblance*, employée ici à dessein par votre guide, témoigne de ce que la majorité des bâtiments baroques construits à Belgrade entre 1718 et 1738 depuis longtemps ne sont plus. Comment cela se fait-il, et pourquoi ? Parce qu'en 1737 éclate entre l'Autriche et la Turquie une nouvelle guerre qui durera deux ans et à laquelle la bataille de Grocka mettra un terme : la fortune des armes aura tourné le dos à l'Autriche et souri à la Turquie. En d'autres termes, les Autrichiens se verront infliger une lourde défaite, les Turcs remportant pour leur part une grande victoire.

Aux premiers temps de la guerre, en 1737, pareille issue était inenvisageable tant la supériorité, la compétence de l'armée autrichienne paraissait dépasser de cent coudées celles de l'armée turque. Sitôt les hostilités déclenchées, les Autrichiens réalisèrent une percée triomphale en direction du sud des Balkans, conquérant Niš, Pirot, Novi Pazar avant de déployer une aile de leur armée à l'assaut de la Bosnie. Faut-il imputer le revers de fortune dans les opérations militaires à l'absence du grand chef de guerre et stratège Eugène de Savoie disparu en 1736, un an avant le début de la guerre, ou faut-il invoquer d'autres raisons ? Nul ne le sait. Toujours est-il que Sekendorff, le général en chef de l'armée autrichienne, ne se montra guère à son avantage lorsqu'il s'agit de déjouer les stratagèmes imaginés par les commandants turcs et de faire front à leurs attaques surprise.

Quand les Ottomans commencèrent à enfileur les victoires et reprirent Novi Pazar, Pirot, et Niš, le général Sekendorff, littéralement, prit la fuite avec le gros de son armée et abandonna dans la forteresse de Niš le bâtisseur de la forteresse de Belgrade, l'illustre Nicola Doksat de Morez promu

entre-temps général, un avancement qui lui fut en l'occurrence d'un bien piètre secours. Davantage constructeur que soldat, de Morez était alors privé de la protection de son puissant ami le prince Eugène de Savoie et placé dans une position peu enviable : au pied de Niš, l'infanterie turque avait massé 800 000 hommes ; lui ne disposait que de moins de 6500 soldats.

Quand l'évidence s'imposa à lui : Sekendorff avait trahi afin de lui faire endosser toute la responsabilité d'une défaite désormais inéluctable, le général Doksat de Morez résolut d'épargner à ses hommes un massacre aussi inepte qu'inutile et se résigna à la reddition dans l'honneur : il livra, sans combattre, la forteresse de Niš. Suite à cette capitulation, oubliant sa propre désertion du champ de bataille, et n'éprouvant manifestement aucune estime pour le célèbre ingénieur, le général Sekendorff obtiendra, par le truchement de ses relations, la condamnation en toute hâte de Doksat de Morez pour de prétendus faits de haute trahison, mais, plus encore, son exécution sur-le-champ.

Au vu du traitement infligé à l'illustre ingénieur et valeureux soldat, l'élite intellectuelle de l'époque aura beau crier son indignation, aucun prix ne lui sera accordée, guère plus qu'on ne lui en accorderait de nos jours. Ce que l'on peut lire comme l'illustration d'un fait historique marquant consternation et horreur est la fin qui fut réservée à Doksat de Morez : dans la forteresse de Belgrade que, plus de dix années durant, il avait construite, qu'il avait façonnée en lui adjoignant une foultitude de remparts, et sur le plateau de la ville haute auquel il avait donné la forme que lui connaissons aujourd'hui encore, Nicolas Doksat de Morez fut mis à mort ! À celui qui en avait été le bâtisseur, la Belgrade autrichienne avait refusé sa grâce...

Le destin que connut l'homme qui avait réalisé un nouveau système de défense, le nouveau « rempart de la chrétienté » qu'était Belgrade, qui avait investi ses dons d'ingénieur dans les fondations de la Forteresse surplombant la confluence de la Save et du Danube – ce destin constitue un nœud dans le tissu historique d'une ville devenue au fil des siècles la Porte des Balkans. Dans le même temps, ce destin en reflète une multitude d'autres, tragiques, celui d'hommes

illustres et inconnus qui, sans relâche, lièrent leur existence à celle de Belgrade.

Après la bataille de Grocka, en cette même année 1739, fut signée la paix de Belgrade... synonyme pour la ville de nouveaux tumultes. Aux termes de cette paix, obligation était faite aux Autrichiens de raser tout ce qu'ils avaient construit au cours de leurs 22 ans de présence à Belgrade : le rempart, ceinture extérieure de la Forteresse, l'ensemble des bastions érigés par Doksat et les ravelins autour des deux bourgs – en un mot, toutes les fortifications des dehors élevés après 1717. Tout ce qui était autrichien, européen, baroque devait être jeté à bas. Détruit de fond en comble !

Des jours, des semaines durant, on s'employa à abattre les belles et solides constructions, qui à la hache, qui à l'aide d'explosifs ; la population, tant allemande que serbe, s'enfuit tête baissée et gagna la Hongrie par les ponts flottants ou en barques.

Au printemps 1740, quand les Autrichiens remirent définitivement aux Turcs la ville détruite, le « rempart de la chrétienté » qu'ils avaient dressé, fortifié deux décennies durant ne comptait plus ni remparts ni chrétiens. Pour accueillir les nouveaux maîtres, il ne se trouva que 45 juifs et 8 Serbes. Pour la troisième fois au cours de ce dramatique demi-siècle, de 1688, début des guerres austro-turques, à 1740, départ contraint et forcé des Autrichiens de Belgrade, la célèbre ville-forteresse qui, toujours, faisait la fierté de l'Europe quand les Turcs étaient défaits, mais, toujours, se voyait rejeter quand ces derniers étaient vainqueurs – pour la troisième fois, donc, Belgrade était en ruine. Il fallait oublier que la veille encore, elle constituait le puissant « rempart de la chrétienté », le mur de défense de l'Europe, la porte d'entrée des Balkans ; il fallait par ailleurs s'attendre à la voir, une fois de plus, se muer en ville musulmane de province située à l'extrême nord du grand empire turc, du gigantesque empire ottoman.

Et cela fut.

Première édition :
Stubovi kulture, Belgrade 2011